

Vie aventureuse d'un savant :

Philibert COMMERSON

Martyr de la Botanique (1727-1773)

par le Docteur A. ROLE

AVANT-PROPOS

Peu de destinées furent plus tourmentées, fécondes, douloureuses que celle de Philibert Commerson.

Il semble que très tôt, il eut le pressentiment de ce que serait la sienne ; tout au moins, c'est ce qu'on ressent à la lecture d'une lettre à son ami Crassous, lorsqu'il lui adressa une modeste plaquette, premier fruit de sa plume juvénile qui portait le titre : « Martyrologe de la Botanique ».

Nul doute qu'il faudrait ajouter son nom au palmarès glorieux et tragique qu'il avait dressé.

Même de nos jours, faire des recherches botaniques en pays tropical n'est pas un sport pour père de famille tranquille. Sa pratique nécessite une résistance organique peu commune, une volonté tenace, un cœur bien trempé. Que devait-il en être au XVII^e et au XVIII^e siècles, alors que les contrées explorées étaient inconnues, les routes inexistantes ou mal tracées, les communications précaires, l'équipement, l'habillement et la diététique mal adaptés aux climats tropicaux.

Aussi ne serons-nous pas étonnés d'apprendre que Philibert mourut jeune encore, à 46 ans, il y a exactement deux siècles à l'Ile de France, le 13 mars 1773, littéralement usé par une vie de labeur épuisant. Il avait travaillé presque toujours 18 heures par jour, tout au long de son existence. Usé, certes il l'était, mais surtout écœuré par la malveillance, l'incompréhension, l'envie bête des médicores.

Commerson est actuellement à peu près inconnu du grand public, alors que son nom devrait avoir autant d'éclat que celui de Jussieu, de Lacépède et de Buffon dont il égala presque le génie.

Et cela, Cuvier, qui estimait beaucoup notre héros malchanceux, nous l'explique, car il écrit : « Commerson était un homme d'une activité infatigable et de la science la plus profonde. S'il eut publié lui-même le recueil de ses observations, il tiendrait une des premières places parmi les naturalistes. Malheureusement, il est mort avant d'avoir pu mettre la dernière main à la rédaction de ses écrits et ceux à qui ses manuscrits et ses herbiers furent confiés les ont négligés d'une manière coupable ! »

En réalité, bien plus que de négligence, il s'est agi de véritable spoliation, et ses herbiers, ses observations furent en grand nombre pillés et dispersés, et plus d'un de ses minables rivaux s'approprièrent les plumes du paon.

Heureusement, il reste assez de documents au Muséum, notamment, et de collections splendides, recueillies par Philibert, pour que, de nos jours, les savants aient pu lui rendre le rang qui lui revient, l'un des premiers. De son vivant, son mérite fut reconnu par Lalande, son ami, qui contribua à le faire nommer médecin et naturaliste du Roi, par Jussieu, par Buffon, par Linné lui-même, et par bien d'autres, à tel point qu'il fut nommé, le 1^{er} mars 1773, Membre associé de l'Académie des Sciences.

Hélas, lorsque la nouvelle de cette glorieuse consécration parvint à l'Ile de France, Commerson était enterré depuis de nombreux mois. Le savant malchanceux ne connut jamais son élévation qui ne fut, par la force des choses, que posthume (*).

PHILIBERT COMMERSON MEDECIN ET NATURALISTE DU ROI

C'est un 18 novembre 1727, que naquit Philibert Commerson, dans la petite ville de Châtillon-les-Dombes (Ain), actuellement Châtillon-sur-Chalaionne, où se dressent les importants établissements des laboratoires Sarbach.

(*) Cette élection est contestée, et l'on peut lire dans la brochure du Dr Orian : « Vie et œuvre de Philibert Commerson des Humbers », p. 9, que Lacroix écrit :

« Sur la foi d'un passage mal interprété de la notice nécrologique que lui a consacrée Lalande, il est souvent cité comme ayant été élu correspondant de l'Académie des Sciences... Je dois à la vérité de montrer que c'est là une erreur, ainsi qu'en témoigne le procès-verbal de la séance du 20 mars 1773, écrit de la main du Secrétaire perpétuel... Lalande propose de retarder l'élection jusqu'au retour de Commerson. Cette demande ne fut pas accueillie. Antoine Laurent de Jussieu obtint les premières voix 21/28, et Commerson 13/23. Jussieu fut nommé par le Roi. »

Cependant, nous avons lu l'ouvrage de Lalande. Il est sans équivoque. Il précise que Commerson et Jussieu furent élus conjointement. Lalande assistait à la séance. Il n'aurait pas, à notre avis, paré son ami d'un titre qu'il n'avait pas.

Quoi qu'il en fut, si vraiment Commerson ne fut pas élu dans cette séance du 20 mars 1773, il aurait mérité cent fois de l'être, et depuis bien longtemps.

Son père était de bonne bourgeoisie. Georges Marie confinait à la noblesse de robe. Il avait son banc réservé à la Chapelle Saint-Honoré et portait le titre de châtelain de Romans. Il était notaire de S.A. Sérénissime, le Prince des Dombes, et procureur-syndic de la police.

Ses fonctions étaient multiples. Il aurait, d'après les archives consultées par le Dr Chaumartin, été surtout chargé de la surveillance des cabaretiers qui employaient des bouteilles et des chapines d'une contenance insuffisante et des bouchers qui tuaient des bêtes de qualité douteuse ou vendaient de la vache pour du bœuf !...

En somme, il tenait du juge de paix, du commissaire de police, du contrôleur des impôts indirects et de l'inspecteur des marchés.

Famille pieuse et pratiquante, les Commerson eurent treize enfants dont sept seulement arrivèrent à l'âge adulte.

Georges Marie était un rude gaillard qui concevait l'éducation des enfants à la spartiate. Philibert fut élevé comme un Samouraï.

Son père lui faisait faire l'exercice de bon matin, le torse nu, par tous les temps, et ne répugnait pas à infliger, quand il le fallait, de sévères châtiements corporels à son rejeton.

Celui-ci ne lui en voudra pas, et, bien au contraire, il s'en montrera reconnaissant à son égard. Dans une lettre à son beau-frère, le Curé Beau, de Toulon-sur-Arroux, il dit qu'il doit, à son père, d'avoir pu s'aguerrir et de pouvoir supporter, sans peine le froid comme le chaud, ainsi que les plus pénibles fatigues.

Cependant, les rapports entre Philibert et le notaire princier ne devaient pas être de tout repos, car Lalande nous décrit le caractère de Philibert tel qu'il se manifesta dès sa prime jeunesse : « Extrême en tout, au jeu, en amour, dans ses haines comme dans ses amitiés, dans le travail et, comme il le fut quelquefois, dans le plaisir. »

Lorsqu'il fut en âge, son père l'envoya faire ses études classiques au Collège de Bourg-en-Bresse. Arrivé en 3^e année, il eut, pour maître, le R.P. Garnier qui lui inocula, pour ainsi dire, le virus de la « Botanicomaniaquerie », comme le dira Philibert lui-même. Il termina sa Rhétorique à Bourg, puis alla faire sa Philosophie à Cluny, chez les Bénédictins. Il y eut pour professeur M. Vachier, qui abandonna peu après l'enseignement pour la Médecine. Il fut Docteur de la Faculté de Paris ; lui-même s'adonnait à la Botanique et parachèvera l'œuvre entreprise par le R.P. Garnier. Le Maître demeurera toute sa vie le grand ami de Commerson.

Georges-Marie destinait son fils à la basoche. Il eut aimé le voir s'inscrire au barreau ou, tout au moins, lui succéder dans sa charge notariale. Mais les chicanes mesquines des procéduriers de province, l'odeur de cire à cacheter et de papiers poussiéreux d'une Etude de Notaire, ne pouvaient convenir à l'esprit curieux et à l'activité débordante de Philibert. Il lui fallait d'autres horizons.

Il s'était mis dans la tête de faire sa médecine. Bien entendu, son père ne l'entendait pas ainsi. Philibert dut batailler toute une année, une année perdue, pour que le bonhomme consentit enfin, de guerre lasse, à ce que le jeune homme allât s'inscrire à la Faculté de Médecine de Montpellier, qui jouissait encore, à cette époque, d'une prestigieuse réputation.

Ce fut à la rentrée universitaire de 1748 qu'on l'inscrivit sur les registres de la Faculté, exactement le 29 novembre. Il avait près de vingt et un ans.

Commence alors pour le jeune Philibert, une existence d'« escholier » turbulent, bien dans les traditions rabelaisiennes, héritées du grand ancêtre qui avait illustré la docte Faculté, deux siècles auparavant.

Franç buveur, trousseur de filles, bagarreur, tel il fut au temps de sa folle jeunesse, menant grand tapage avec ses complices Crassous et Gérard qui, comme lui, devinrent de grands botanistes et de bons médecins.

Mais en dépit de sa dissipation, dissipation qu'avouera pudiquement le bon Monsieur Lalande, dans « L'éloge de Commerson », il n'en fut pas moins un étudiant régulier. Cependant, les discussions vides, pédantes et molieresques qui faisaient le fond des études médicales à l'époque, semblent avoir déçu le jeune homme, avide de précision, et doué d'un esprit scientifique vrai assez rare pour son temps.

Comme la botanique représentait alors une matière importante, presque primordiale, parmi celles qu'on enseignait aux futurs médecins, il fut repris définitivement par la passion de cette science, et c'est surtout, en ce domaine, qu'il se fit remarquer. Avant même que d'avoir reçu son doctorat en médecine, il est déjà bien plus Botaniste que Médecin. Et c'est un véritable drogué de la Botanique que notre Philibert ! Il a la passion des plantes, il lui en faut ramasser à tout prix, pour confectionner son premier herbier. Il en laissera plus de 200, au Roi, à sa mort.

Il ira comme les intoxiqués, jusqu'au vol, pour se procurer l'objet de son irrésistible passion.

Vers les années 1750, l'Ecole de Médecine de Montpellier possédait un des plus beaux jardins de Botanique de France et, sans doute, d'Europe. Il avait été créé, en 1590, à la demande d'Henri IV, bien longtemps avant le Jardin des Plantes de Paris, ouvert en 1626, par Guy de la Brosse, médecin du Roi Louis XIII.

Il renfermait des merveilles, et sans vergogne, l'étudiant s'en appropriait les espèces les plus belles et les plus rares. Cela n'allait pas sans contrister le maître jardinier qui, voyant ses remontrances sans effet, se plaignit des larcins du carabin au titulaire de la chaire de Botanique, M. Boissier de Sauvages, demeuré longtemps célèbre à Montpellier par l'originalité de sa thèse de Doctorat : « L'Amour peut-il être guéri par les plantes ? ».

C'était un pisse-froid et un savant discutable. Commerson relèvera très souvent des erreurs dans les écrits du vénérable Maître et les soulignera avec une impitoyable malignité. Le bonhomme décida d'interdire à Philibert l'entrée du jardin, et le chassa loin de cet Eden botanique !

Qu'à cela ne tienne, le Bressan, intrépide et agile, n'hésite pas à escalader les clôtures du jardin pour continuer ses rapines ! Il semble qu'il en fit tant que, si l'on en croit le bon M. Lalande, pourtant si bienveillant pour son ami, il fit l'objet d'une mesure d'exclusion temporaire. Il mit le temps de ce banissement à profit, pour dévorer d'innombrables ouvrages de Botanique. Il avait pris son professeur en abomination. Il organisa, pour se venger de lui, un méchant canular : il mélangea un jour dans le plus grand désordre les plantes que le professeur devait présenter au cours de sa leçon du lendemain, brouillant les étiquettes, baptisant certaines plantes de noms cocasses, si bien que le pauvre Sauvages perdit la tête, son latin et sa botanique. Il se mit à dire des énormités, fit d'abominables confusions, à la grande joie des étudiants. Il en résulta une hilarité générale, un extraordinaire chahut. Le professeur dut finalement abandonner sa chaire, sous les huées.

Enfin, malgré ce « curriculum universitaire » agité, Philibert Commerson fut reçu Docteur en Médecine, en 1755. Malheureusement, personne n'a retrouvé trace de sa thèse.

Le nouveau diplômé ne semble pas pressé de profiter des privilèges que lui accordait son précieux parchemin. Il va vagabonder pendant près de deux ans, avant que de se décider à s'installer. D'abord, il demeurera dans le Languedoc. Il en observera la flore avec bonheur. Mais déjà, il avait correspondu avec de nombreux naturalistes célèbres, et ses premiers travaux avaient retenu l'attention du grand Linné qui lui commanda d'étudier, à l'intention de la Reine de Suède, les poissons de la Méditerranée. Il y réussit à la perfection, si bien qu'il reçut des témoignages de satisfaction et de riches présents de la Souveraine nordique.

Finalement, il décida de revenir au pays natal, mais il le fit par le chemin des écoliers, herborisant en Auvergne, dans les Alpes, en Suisse.

En passant par ce dernier pays, il rendit visite à Voltaire, déjà plus que sexagénaire et qui « régnait » sur sa petite principauté de Ferney.

Si Philibert plut à l'auteur de « Candide », celui-ci ne fut pas payé de retour. Le jeune homme refusa l'offre flatteuse que le philosophe lui fit de le prendre comme secrétaire, aux appointements de 20 livres par an.

Il déclara que le grand homme avait l'air d'un filou, et le ridiculisa, révélant que le bonhomme était en proie à des terreurs nocturnes, qu'il voyait des fantômes partout et se réveillait en hurlant, à la suite d'affreux cauchemars ! Il avait peur du diable !

Cette longue flânerie était cependant loin d'être aussi paisible que celles du « Promeneur solitaire ». Elle fut, au contraire, une période d'activité féconde incomparable. Lalande était au courant, par les nombreuses lettres que Philibert lui adressait, de ses aventures et de ses travaux. Il s'en souviendra lorsqu'il prononcera son éloge : « Je prévoyais déjà que l'auteur de l'histoire de ces martyrs (Martyrologe de la Botanique) en augmenterait un jour le nombre, en le voyant, même dans sa province, sans occasion, sans

émulation, sans secours, sans société, pour des semaines entières, jour et nuit, sans interruption, sans sommeil et sans repos, à ses recherches botaniques, à l'examen et à l'arrangement des richesses que ses herborisations lui avaient procurées. On l'a vu cracher le sang après quelques semaines de semblable travail. On le trouvait souvent, avec la lumière, longtemps après le lever du soleil, sans qu'il se fut aperçu de la naissance du jour. Il revenait souvent de ses courses en fort mauvais état, blessé des chutes qu'il faisait en escaladant les rochers, exténué par la violence de ses exercices, tantôt après avoir été suspendu par les cheveux sur un torrent, où il est obligé de se les arracher peu à peu, tantôt prêt à se noyer ou à tomber dans les précipices. Il fut obligé de s'y précipiter pour éviter un péril plus évident. En herborisant en Dauphiné, il est mordu par un chien qu'on croit enragé. » Commerson souffrit longtemps de sa blessure qu'il finit par guérir à l'aide d'un traitement de sa composition. Il est persuadé de s'être guéri par ce traitement de cheval : mélange d'aquila alba, de turbith minéral, de pulpe de tamarin et de thériaque avec frictions à l'onguent napolitain ! Quand il commença à souffrir d'une stomatite mercurielle, sa plaie se referma ! (*).

Après ces rudes épreuves, Philibert vint prendre quelque repos à Châtillon, dans sa famille. Il fonda alors un jardin de Botanique que, d'après le Naturaliste Cap, on pouvait encore admirer en 1861 ; il est malheureusement disparu depuis. Sa famille et les bonnes gens du pays étaient stupéfaits de voir un tel jardin où ne poussaient ni choux, ni carottes, ni navets. A quoi pouvait-il donc bien servir ?

Au cours d'une randonnée botanique en Charollais, il s'arrêta à Toulon-sur-Arroux, où l'un de ses lointains parents était curé. Il fit alors, au cours de son séjour dans cette pittoresque et charmante petite ville, chargée d'Histoire, fière de son passé gallo-romain, la connaissance d'une adorable jeune fille, sœur du curé, Antoinette-Vivante Beau.

Ce fut le coup de foudre et la naissance d'un grand amour, au culte duquel, en dépit des passades auxquelles l'entraînait un tempérament voluptueux, Commerson se voua toute sa vie.

Il écrit alors à l'un de ses amis : « En cherchant pour la première fois des plantes, en Charollais, je trouvais dans ce pays-là une « sensitive » que je suis sur le point d'introduire, non plus dans mon herbier, mais dans le lit nuptial ! ». En plus de ses avantages physiques, de la candeur de son cœur et de ses mœurs, Vivante avait une qualité majeure pour notre maniaque de la Botanique. Elle se prit, sans difficultés, pour cette discipline, d'un engouement bien fait pour ajouter aux yeux de son futur, à toutes ses séductions naturelles.

« C'est, en effet, dit-il, une fille philosophe qui a le concours des plus heureux avantages, a de la figure, beaucoup d'esprit et de la littérature et

(*) Cette plaie, qui se rouvrait de temps à autre, semble l'avoir tourmenté jusqu'à la fin de sa vie.

dont le moindre mérite est d'avoir, enfin, une fortune de 40 000 livres, de la plus grande partie de laquelle elle jouit dès à présent. Je ne croirais pas changer d'état en m'unissant à elle, parce que *je suis sûr de lui faire partager mes goûts*. Je lui ai déjà inspiré une inclination décidée pour l'Histoire Naturelle, et nos promenades sont devenues à la fin de véritables herborisations. Entre tant de titres pour fixer mon instabilité, ce dernier est peut-être le plus fort de tous. »

Considérons que l'instabilité à laquelle il fait allusion était en réalité une démarche dynamique et féconde consacrée à son culte pour la Botanique.

Il faut croire que les charmes de Vivante Beau étaient bien puissants pour que ce vagabond de la Science consentit à renoncer à ses longues vadrouilles. En effet, il accepte de se consacrer définitivement à la Médecine de campagne pour subvenir à la marche de son foyer. Bien sûr que la clientèle devait lui laisser quelques loisirs à consacrer à sa passion. A cette époque, les rudes Charollais, bâtis à chaux et à sable, nourris de riches viandes, abreuvés de bons vins, ne devaient faire appel au médecin que dans les cas extrêmes, l'apoplexie par exemple, au sortir d'un pantagruélique festin !

Il faut avouer que ce botaniste, si ardent, si mobile, était bien peu médecin dans l'âme. Aussi, peut-on considérer que le sacrifice qu'il consentit à Vivante Beau fut d'importance.

En effet, le Docteur Commerson confia à beaucoup de ses correspondants qu'il ne croyait guère à la Médecine ! On le comprend, car il était très difficile pour un esprit de sa trempe de croire à une Science encore conjecturale, qui avait fait si peu de progrès depuis l'antiquité, alors que la Botanique brillait déjà d'un véritable éclat scientifique tel que les rationalistes cartésiens pouvaient se trouver à l'aise au sein de cette discipline qui, grâce aux travaux de Linné, en particulier, était déjà bien débroussaillée.

Cependant, Commerson fut considéré par les Toulonnais comme un médecin compétent et sérieux, et beaucoup le regrettèrent quand il les abandonna pour courir les mers.

Lalande dit de lui : « Il avait du talent et de la pratique ; d'ailleurs, il ne refusait ses conseils à personne. Il soulageait surtout les pauvres et leur rendait toute sorte de service... Pendant quatre ans qu'il demeura à Toulon-en-Charollais, il fit des guérisons très remarquables et, plus d'une fois, il y a été regretté dans des circonstances délicates. Il avait le pronostic excellent ; on se rappelle de l'avoir entendu prévoir la mort d'une personne dans un an, dans deux ans, sans s'être trompé. Il employait souvent les sangsues en place de saignées, et il avait fait sur les petits animaux beaucoup d'observations et de recherches. »

Quand on saura qu'il alla se « recycler » à plusieurs reprises, à Paris, en chimie et en anatomie, chose peu commune à l'époque, et peu fréquente, même de nos jours, pour les praticiens de base, on peut se demander si, moins ardemment amoureux de la botanique, Commerson avait appliqué

son génie à la médecine, il n'aurait pas pu contribuer, à un moment où elle en avait si grand besoin, à lui faire faire de remarquables progrès. C'est sans doute un de ces « évadés de la Médecine » que la vénérable dame est en droit de regretter.

Commerson connut à Toulon-sur-Arroux de brèves années de bonheur conjugal. Il s'était fait aimer de la population, il adorait sa femme qui le lui rendait bien. L'instable paraissait bien définitivement ancré aux rivages d'une paisible, simple et délicieuse félicité. Au cours de l'année 1761, elle se trouva encore magnifiée par les promesses d'une prochaine maternité qu'offrait à la vue la belle Vivante Beau.

Hélas, ce fut bientôt le drame ! Le 19 avril 1762, la douce Charollaise, l'« aimable sensitive » accoucha d'un fils, Anne-François-Archambaud, qui lui coûta la vie.

La douleur de Philibert fut atroce. Le monde s'écroula brutalement autour de lui.

Dans son étrange testament, étrange surtout pour l'époque, Commerson légua son corps au scalpel des futurs chirurgiens, à l'exception d'un seul viscère, son cœur, qu'il destinera à être inhumé à Toulon-sur-Arroux, auprès du corps de sa femme qui se trouve, encore de nos jours, dans la vieille église désaffectée où les deux époux s'étaient unis.

Sur la pierre tombale, devait être gravée cette épitaphe : « Unitis étiam in cinere conjugibus. » « Aux époux unis jusque dans la cendre. »

Hélas, aucune de ces deux dernières volontés concernant le sort funéraire de sa dépouille ne fut respectée. Le corps de Commerson et son cœur reposent toujours, solitaires, en terre mauricienne, et les restes de son épouse demeurent toujours esseulés sous les dalles glacées de la vieille église romane, témoin de l'épanouissement de sa grâce et de la naissance de son trop court bonheur. Une âme charitable se trouvera-t-elle, un jour, pour réunir « in cinere » les deux tendres époux ? Il faudrait d'abord, évidemment, retrouver le corps de Commerson ! (*).

Il semble que le savant, gagné par les idées du « siècle des lumières », penchait vers l'athéisme, et l'on peut se demander, devant l'étendue poignante de son chagrin, s'il ne songea pas au suicide pour se délivrer d'une vie désolée ? Ce qui le sauva, ce fut la Science, sa première passion, aidée par l'amitié, celle surtout du bon Lalande qui le pressa, à de nombreuses reprises, de venir à Paris, théâtre où pourraient le mieux s'accomplir les promesses de son talent. Commerson, qui ne pratiquait cependant plus guère la médecine, tergiversa. Il continua d'herboriser entre le Charollais, le Bourbonnais et Châtillon.

Il flâna encore, pendant deux ans, muré dans son chagrin, s'épuisant au travail, mais finalement, il se rendit aux instances de ses amis et se décida à prendre la route de Paris, en août 1764.

(*) On ne sait, hélas plus, la place exacte de sa sépulture au Cimetière de Flacq.

En 1763, il avait eu des pourparlers avec M. du Plain, libraire-imprimeur à Lyon, et son « Ichthyologie » devait paraître en deux volumes in 4°.

Hélas, une maladie ne lui permit pas de mener à bien son ouvrage, ce qu'il ne regretta pas par la suite, car ses voyages dans le Pacifique et l'Océan Indien lui permirent de comprendre combien son travail eut été incomplet s'il eut vu le jour auparavant. Malheureusement, ce fut une mort prématurée qui l'empêcha de publier le fruit de ses immenses découvertes.

Arrivé à Paris, il eut l'excellente idée se de procurer un logis, près du Jardin du Roy, ce qui lui permit de passer en ce lieu de délices botaniques le plus clair de ses journées et d'y parfaire ses connaissances déjà vastes. Il se lia d'une plus intime amitié avec Jussieu et entra par son intermédiaire en relations avec M. l'Abbé de Lachapelle et M. Poissonier, membres influents de l'Académie des Sciences. Ils furent étonnés par le génie du Bressan, à un point tel qu'ils le firent nommer Médecin et Naturaliste du Roi.

Vers la même époque, Louis XV avait demandé à M. de Bougainville, ci-devant Colonel d'Infanterie, d'organiser une expédition autour du monde, avec pour mission principale de visiter Tahiti, récemment découverte par Wallis. Les amis de Commerson, sachant que le Duc de Praslin recherchait un Naturaliste d'une grande compétence pour accompagner M. de Bougainville, suggèrent son nom à l'Excellence qui demande à Commerson d'établir un projet des observations qu'il comptait faire s'il était agréé au sein de l'expédition. Philibert lui présenta son mémoire le 24 octobre 1766. Il était si complet, si prometteur, si visiblement inspiré que M. de Praslin proposa chaleureusement la candidature de Commerson au Roi qui l'agréa sur-le-champ.

Le savant dut rejoindre son navire à Rochefort, et fit un voyage mouvementé, en diligence, jusqu'à ce port.

Avant de s'embarquer, il rédigea un testament, curieux à plus d'un titre et sur les termes duquel nous aurons à revenir. Il fonda, d'autre part, cet homme de plaisir, un prix de vertu, bien longtemps avant que M. de Monthyon ait eu l'idée d'en faire autant.

Pour assez surprenant que fut le texte du testament, on peut tenir pour assuré qu'il fut rédigé dans les termes juridiques les plus réguliers. Nous avons déjà fait allusion à son paragraphe qui stipule les volontés de Commerson quant à la destinée de ses restes mortels. Le deuxième paragraphe concerne la fondation du fameux prix de vertu :

« Je fonde à perpétuité un prix de morale appelé prix de vertu et qui consistera en une médaille de 200 livres portant une légende : « *Virtutis practicae praemium* » et sur le revers : « *Vovit immeritus PC* ». A ces causes, j'affecte, à perpétuité, les fonds et le revenu de deux blanchisseries contiguës l'une à l'autre sur la rivière de la Chalaronne près de Châtillon-les-Dombes, lesquels fonds doivent m'appartenir en toute propriété après le décès de mes père et mère. »

Suivent différents articles concernant des legs à ses amis et de ses collections au Jardin du Roi et au Cabinet des Estampes ; il n'oubliait pas, naturellement, les intérêts de son fils, confié au Curé Beau.

Le paragraphe 8^e concerne le legs qu'il fit à sa domestique :

« Je lègue à Jeanne Baret, dite de Bonnefoi, ma gouvernante, la somme de 600 livres, une fois payés, et ce sans déroger aux gages que je lui dois depuis le 6 septembre 1764(*) à raison de 100 livres par an, déclarant au surplus que tous linges de lit et de table, tous nippes et habits de femme que je puis avoir dans mon appartement lui appartiennent en propre, ainsi que tous les meubles meublants tels que lits, chaises de table, commodes, à l'exception seulement des herbiers et livres ci-dessus spécifiés et de ma *dépouille propre*(**). Voulant que les susdits meubles lui soient délivrés après ma mort, même qu'elle jouira encore après icelle de l'appartement que j'occuperai pour lors, et dont le loyer sera entretenu à cet effet, quand ce ne serait que pour lui donner le temps de mettre en ordre la collection d'Histoire Naturelle qui doit être portée au Cabinet des Estampes du Roi, ainsi que sus est dit.

« Fait et passé à Paris, le 14 décembre 1766, à la veille d'un voyage entrepris par ordre du Roi, aux terres Australes où je vais accompagner M. de Bougainville en qualité de Médecin Botaniste de Sa Majesté, pour y faire des observations sur tous les règnes de la Nature, dans tous les pays où cet officier me conduira. Ainsi Dieu me soit en aide ! »

M. de Bougainville était parti de Nantes le 15 novembre 1766, sur la frégate « La Boudeuse ». Mais le mauvais temps démâta et endommagea si fort le navire qu'il dut entrer en radoub à Brest. Cela donna du temps à Commerson pour mieux préparer ce qui était nécessaire à ses futurs travaux. Dans une lettre que le savant écrit à son collègue Bernard, en janvier 1767, il lui confia que sa santé « n'est plus cette santé athlétique que vous m'avez connue... ». « Qu'importe, ajoute-t-il, qu'elle suffise ou non, l'âme doit regagner en force ce que le corps y perd. »

Le pudique M. Lalande, s'il reconnaît les abus de travail que fit Commerson, laisse entendre que ceux de certains plaisirs, qu'il ne précise pas et que nous devinons sans peine, n'ont pas peu contribué à abrégier le cours de ses jours. La lettre à M. Bernard permet de constater que Philibert n'embarquait pas au mieux de sa forme. Il lui restait à peine six ans à vivre ! Il aurait eu intérêt à se ménager, c'est tout le contraire qu'il fit. Il se voit déjà mourant en mer et jeté aux requins, « qui l'expédieront avec moins de cérémonie que les vers » !

Mais après ces évocations macabres, la lettre prend vers sa fin un ton plus enjoué, car Philibert se félicite d'avoir été « l'enfant gâté de tout le monde : intendants, commissaires, officiers de marine ».

(*) En fait depuis 2 ans !

(**) Qu'en aurait-elle pu faire, grands Dieux !

M. de Praslin lui a accordé tous les instruments qu'il lui avait demandés, et même au-delà. Il a obtenu deux mille écus de fourniture sans qu'il ait à en rendre compte. Enfin, on lui a permis de se faire accompagner de son valet de chambre « gagé et nourri par le Roi ». On lui a promis le cordon de Saint-Michel (*).

Cette lettre est datée de l'Ile d'Aix, où la flûte « L'Etoile » avait dû relâcher, par suite du mauvais temps, après son appareillage de Rochefort.

Le commandant de « L'Etoile » était un M. Chesnard de la Giraudais, capitaine de Brulot, qui se montra d'une courtoisie et d'une complaisance parfaites à l'égard de son passager, à tel point que, trouvant peu confortables les cabines du petit bâtiment (480 tonneaux, 20 canons, 115 hommes d'équipage), il fit aménager pour le savant la chambre du Conseil. Il lui permit même de la partager avec son fidèle valet de chambre, à la demande de Commerson, qui se montra dès les premières heures de la traversée fort incommodé par le mal de mer. Il lui fallait donc, disait-il avoir sous la main quelqu'un susceptible de lui porter secours de jour comme de nuit.

Commerson ne devait pas tarder, en effet, à se rendre compte qu'il n'avait pas le pied marin.

« Je ne dîne, écrit-il dans une lettre conservée au Muséum, citée par le Dr Chaumartin, qu'à titre d'emprunt et suis exact à tout rendre une demi-heure après ou tout au plus une heure après... »

Mais il y eut des embellies, des escales que Commerson mit à profit pour herboriser et travailler, aidé de son valet qui commençait à révéler de sérieuses connaissances en botanique, de même qu'il se montrait d'une résistance peu commune à la fatigue. Le bon M. de la Giraudais, voyant Commerson travailler presque sans arrêt, lui conseillait en vain de se ménager.

Au bout de trois mois d'une rude navigation, « L'Etoile » mouille finalement à l'embouchure du Rio de la Plata, à Montevideo, où l'on comptait retrouver la « Boudeuse ». Or, Bougainville était allé régler une affaire diplomatique aux Iles Malouines. D'ailleurs, il n'attendait pas aussi tôt « L'Etoile », qui avait filé comme le vent et avait près d'un mois d'avance sur la date prévue pour son arrivée.

Des frégates espagnoles qui avaient accompagné Bougainville aux Malouines, revinrent et donnèrent de sa part l'ordre à La Giraudais de mettre à la voile pour le Brésil où il le retrouverait.

Bougainville était inquiet sur le sort du voyageur comme on l'était en France. La flûte était anormalement surchargée par le frêt embarqué par Commerson. L'on savait qu'elle avait dû naviguer 22 jours de suite, vent debout et qu'elle avait failli être drossée sur les côtes d'Espagne.

(*) La plus haute distinction pouvant être accordée à un roturier non militaire, les militaires pouvaient prétendre au titre de chevalier de Saint-Louis.

Quoi qu'il en fut, Commerson et ses compagnons n'eurent qu'à se louer de l'hospitalité somptueuse des Espagnols pour lors, plus ou moins alliés avec la France.

Quelques jours plus tard, il fallut mettre à la voile pour Rio-de-Janeiro. La magnifique flore brésilienne enthousiasma Commerson qui écrivit qu'il se serait cru au Paradis terrestre.

Hélas, lui et ses compagnons durent vite déchanter. Les Portugais n'eurent pas les aimables attentions des Espagnols à leur égard. L'aumônier du bord fut assassiné mystérieusement, et des officiers molestés, à tel point que Commerson se demandait si, informé de ces faits regrettables, Louis XV n'allait pas déclarer la guerre au Portugal ! En effet, Bougainville que « L'Etoile » avait rejoint fut lui-même traité discourtoisement par le Vice-Roi et faillit même être arrêté.

Il semble que le souvenir du pillage de Rio-de-Janeiro, par Dugay-Trouin, au début du siècle, était demeuré vivace dans le cœur des Portugais et qu'ils avaient pris ombrage du rassemblement de plusieurs navires de guerre battant pavillon fleurdelysé en vue de leur capitale.

Mais Bougainville et ses officiers ne se laissèrent pas intimider, et leur attitude décidée « fit trembler le Vice-Roi » qui en fut réduit à présenter des excuses.

Malgré ces mésaventures, Commerson resta en extase devant la beauté de la nature brésilienne et il écrit à un ami :

« Cette contrée est la plus belle de l'Univers ; au milieu de l'hiver, les oranges, les bananes, les ananas se succèdent continuellement, les arbres ne perdent jamais leur verdure ; l'intérieur des terres fertiles en toutes sortes de gibier, en riz, en manioc, y offre, sans culture, une subsistance délicieuse à ses habitants, et à des milliers d'esclaves qui n'ont d'autre peine que de recueillir. Les mines dont ce pays fourmille ne sont que des mines d'or et de pierres précieuses... Vous connaissez *ma fureur de voir* ; au milieu de toutes ces hostilités, malgré les défenses formelles de nous répandre hors de la ville, en dépit même d'un mal de jambe affreux, qui m'était revenu en mer, j'ai osé vingt fois descendre avec mon domestique dans une petite pirogue, sous la conduite de deux nègres, et parcourir l'une après l'autre les différentes côtes et les îlots de la baie.

« M. de Bougainville, qui me tient toujours dans sa main droite, sachant par le rapport du chirurgien qui me pensait, que le moindre risque de ces travaux était de perdre une jambe par la gangrène, crut devoir y remédier en me mettant aux arrêts jusqu'à complète guérison que je n'ai pu obtenir que pendant notre retour à Buenos-Ayres. Mais quel autre moyen de me contenir, chaque pas que je faisais était payé d'une découverte ou d'une observation essentielle. »

Le long voyage se poursuit. De Buenos-Ayres, Commerson et ses compagnons vont faire un immense périple.

Dans une lettre qu'il écrit à Lalande, au lendemain de son arrivée à l'Ile de France, il lui dit qu'il a vu l'Amérique du Sud, le Rio de la Plata, le Paraguay, le Brésil, les Iles Malouines, le Détroit de Magellan, la Patagonie et la Terre de Feu, puis les terres de Quiros, Tahiti, la Nouvelle Bretagne, la Papousie, l'Archipel des Mollusques, Java, Batavia, qui d'après lui ne le cède guère en beauté qu'à Paris, Sumatra, enfin l'Ile Rodrigue et l'Ile de France.

Mais de toutes ces terres visitées, c'est de Tahiti qu'il parle avec le plus d'enthousiasme.

C'est au matin du 6 avril 1768 que « La Boudeuse » et « L'Etoile » mouillèrent en rade de Papeete.

Pas un seul des navigateurs ne devait oublier l'accueil extraordinairement chaleureux qu'ils reçurent des Indigènes. Le soleil luttait avec les nuages pour dorer les hauts sommets de l'île. Du haut des montagnes descendait un fouillis inextricable de verdure, que trouait ça et là, les reflets cristallins d'abondantes cascades. En un instant, la mer fut couverte de pirogues bariolées où s'entassaient des Indigènes, couronnés de plumes, forçant sur les pagaies en chantant des hymnes sauvages et mélodieux. Excellents nageurs, certains se jetaient à la mer et luttaient de vitesse avec les frêles et élégantes embarcations. Parmi ces tritons, d'innombrables naïades, à demi nues, mais dont les bras et les poignets s'ornaient de bijoux somptueux et baroques. Commerson les a vues blanches, ces filles de Cythère, à l'exception de leurs fesses rebondies qu'elles montraient généreusement, sans fausse pudeur : elles étaient barbouillées d'un très bel indigo !

Rien n'était caché de l'anatomie de ces belles créatures qui se ruèrent à l'abordage de « La Boudeuse » et de « L'Etoile ». Elles firent immédiatement de grands ravages dans le cœur des rudes navigateurs, bientôt chargés de couronnes et de colliers de fleurs, étreints, caressés, avant qu'ils aient eu le temps de dire ouf !

Bientôt, chacun eut sa chacune, et les rapprochements amoureux commencèrent sur-le-champ !

Bien sûr, malgré leur continence forcée, due à une si longue navigation sur des océans immenses et le plus souvent déserts, plus d'un des passagers des deux navires se trouvèrent gênés de voir que les Tahitiens et les Tahitiennes se livraient en public aux jeux de l'amour, encouragés souvent de la voix et du geste par leurs parents et amis. Un officier même avoue que, malgré la beauté de la créature qui s'offrait ainsi à lui, il demeura sans voix pour répondre aux feux de sa belle, intimidé par les rires, les chants et les claquements de mains rythmés des assistants !

Les Tahitiens comblèrent les Français d'amour et de présents : perles, fleurs, cochons, fruits, boissons, femmes ! L'orgie païenne commencée à bord se poursuivit, à terre, dans chaque maison abondamment fleurie.

Par contre à bord, les larcins se multipliaient. Si on les eut laissé faire, les Tahitiens eussent vite fait de transformer les bâtiments de Sa Majesté

en pontons ! Fusils, boussoles, marteaux, clous, pinces, tenailles, tout leur était bon. Il fallut toute la diplomatie de Bougainville pour que ces menus vols ne déclenchassent des drames, comme ce fut le cas pour d'autres expéditions en Polynésie et en Mélanésie.

En effet, les Indigènes n'avaient alors aucune idée de la propriété : « Je te donne sans condition ce qui est à moi, même ma femme, agis de même envers moi ! ».

Commerson avait parfaitement compris ce point essentiel de la psychologie tahitienne. Il écrit à son ami Lalande : « Notre prince Tahitien était un plaisant voleur. Il prenait d'une main, un clou, un verre, un biscuit, mais c'était pour le donner à l'autre, au premier des siens qu'il rencontrait, en lui enlevant des poules, des bananes, des cochons qu'il nous apportait. J'ai vu un officier lever la canne sur lui, en le surprenant dans cette espèce de supercherie, dont cependant on n'ignorait pas les motifs. Je me jetais avec indignation entre eux deux, au hasard de recevoir le coup sur moi-même... ».

Les gens du XVIII^e siècle, pourtant si galants, reprochèrent à Commerson d'avoir approuvé la licence des mœurs des Tahitiens et l'empressement qu'ils mettaient à offrir leurs femmes aux étrangers. Disciple de Rousseau, notre ami ne voyait là que « l'état naturel de l'homme » *essentiellement bon*, exempt de préjugés, et suivant sans défiance comme sans remords, les douces impulsions d'un instinct toujours sûr, car il n'a pas encore dégénéré en raison ».

Il est peu probable que Commerson ait eu l'occasion de connaître la moindre aventure amoureuse à Tahiti, quand on connaît celle d'un tout autre genre, mais fort amusant, qui lui advint.

Un beau matin, Commerson descendit à terre, accompagné de son fidèle valet, dans le but d'herboriser. Tout d'un coup, le couple se vit entouré d'une foule de Tahitiens hilares et bruyants qui, aux cris de « Te eia Vahine » — c'est une femme ! — se précipitèrent sur le compagnon du naturaliste, le culbutèrent et tentèrent de le dénuder pour lui « faire les honneurs de l'Isle ».

Fort heureusement, un officier de bord vint à passer par là et, dégainant, dispersa les agresseurs à grands moulinets de son épée.

Penauds, Commerson et son valet regagnèrent le bord où M. de Bougainville fut bien obligé de leur poser quelques questions.

Le prétendu valet fut contraint d'avouer, en pleurant, qu'il avait trompé son maître en se faisant embaucher sous des habits d'homme. Il avait été poussé, disait-il, par le désir d'être la première femme à avoir fait le tour du monde ! Mais il mentait effrontément. Cette femme n'était autre que la fameuse gouvernante Baret dont il a été question dans le testament du Naturaliste.

Quelques passagers avaient été depuis longtemps intrigués par l'apparence et les manières du domestique de Commerson. Il était d'assez petite

taille, les pieds et les mains d'une étrange finesse, sans barbe, la voix haut perchée. Enfin, personne ne l'avait jamais aperçu en train de se livrer à ses ablutions ou de satisfaire à ses besoins intimes ! Chez les marins, tout cela se passait en public !

Bougainville voulut bien passer l'éponge, cependant, par bienséance, il sépara les deux complices durant le reste de la traversée. Il précise dans son « Voyage autour du monde » : « Qu'elle n'était ni laide ni jolie et n'a pas plus de 26 à 27 ans et qu'on doit lui rendre cette justice qu'elle s'est toujours conduite, à bord, avec la plus scrupuleuse sagesse » !

M. de Kerguelén, lui aussi, avait embarqué clandestinement une femme quand il partit à la découverte des Iles qui portent son nom. Cela se termina moins bien pour lui, car il passa en conseil de guerre maritime, qui le cassa de son grade qu'il ne retrouva qu'à la Révolution.

On dit aussi que c'est à leur odorat subtil, habitué à distinguer la fameuse « odor di femina », que les Tahitiens purent déceler le véritable sexe de Jeanne Baret.

Hélas, il fallut quitter la nouvelle Cythère et poursuivre l'interminable randonnée.

« Le beau voyage, entend-on dire de tous côtés ! écrit Commerson... Qu'il y a de gloire à l'avoir fait, mais qui peut imaginer ce qu'il en a coûté pour le faire : mille écueils affrontés, autant de nuit que de jour, les rats, les cuirs de nos vaisseaux apprêtés par la famine qui nous a accablés pendant plusieurs mois, ainsi que la disette d'eau, le scorbut, les dysenteries qui moissonnaient en même temps la fleur de notre troupe ; et ce qui est plus triste encore, un état de défiance et de guerre intestine nous armant les uns contre les autres, tels sont les ombres de ce grand tableau d'histoire... »

En ce qui concerne les guerres intestines, Commerson eut à subir l'attitude peu confraternelle du chirurgien de « L'Etoile », un certain Vivez, qui publia d'ailleurs, lui aussi, une relation de son voyage, où il ne se montrera pas tendre pour le Naturaliste ni pour Jeanne Baret qu'il décrit comme une gourgandine ayant eu de nombreux amants. La suite de l'Histoire dément ces calomnies, et la conduite de la jeune fille fut, à l'égard de Commerson, au-dessus de tous éloges.

Vivez, qui n'était que chirurgien, avait un complexe vis-à-vis de Commerson, Docteur en Médecine, d'autant plus que les officiers et l'équipage recouraient plus volontiers aux conseils de Commerson qu'aux siens.

Malgré les dangers et les souffrances de cet interminable voyage, Commerson se félicita d'avoir eu la gloire d'y participer, car il écrit :

« Une nouvelle route frayée à travers des mers inconnues, un détroit, dont le nom seul était effrayant, ouvert à présent à tous les navigateurs... Un nouveau monde d'isles trouvées et comme acquises sur cette route, les bornes de l'Histoire Naturelle et de l'Hydrographie reculées fort loin, les

circonstances en un mot, les plus extraordinaires qui caractérisent cette expédition, le feront mettre à juste titre au rang des plus belles qu'on ait jamais faites. »

Notons qu'en visitant la Terre de Feu et la Patagonie, où il fit une riche moisson de mousses et de lichens, Commerson détruisit la légende encore vivace à cette époque qui attribuait aux Patagons une taille gigantesque, dépassant 2 m 50, atteignant parfois 3 mètres !

En réalité, s'ils étaient grands, les habitants de ces terres Australes restaient dans les limites de la normale.

Après la longue traversée que nous avons évoquée, semée de fécondes escales, « La Boudeuse » et « L'Etoile », après une dernière et brève relâche à Rodrigue où Commerson put faire de nouvelles récoltes, parvinrent à Port-Louis le 8 septembre 1768.

Hélas, une fâcheuse nouvelle attendait le savant. Un matelot, natif de Châtillon, lui fit savoir qu'il avait vu sa famille en grand deuil, sans pouvoir lui préciser qui était mort.

Commerson, fou d'inquiétude et de chagrin, pensant que c'était son père qui était disparu, écrivit une lettre à l'un de ses frères. Il lui dit qu'il a hâte de se retrouver en France pour savoir ce qui s'est passé.

Malheureusement, il ne put poursuivre son voyage avec M. de Bougainville. Un ordre du Roi l'attendait qui ordonnait à M. Poivre, Intendant des Isles de France et de Bourbon, de retenir Commerson à Maurice, pour qu'il puisse étudier l'Histoire Naturelle de l'île.

Commerson ne pouvait se dérober à l'ordre de son souverain.

Il dut laisser repartir, à regret, l'expédition de M. de Bougainville qui, avant d'embarquer, remit au savant le certificat suivant :

« Je soussigné, colonel d'infanterie, capitaine de vaisseau du Roi, commandant la frégate « La Boudeuse » et la flûte « L'Etoile », sur la demande qui m'a été faite par M. Poivre, Commissaire général de Marine, faisant fonction d'Intendant de cette Isle, d'y laisser M. de Commerson, médecin naturaliste du Roi, envoyé par S.M. pour examiner toutes les parties relatives à l'Histoire Naturelle dans le cours de notre expédition, nous lui avons permis de débarquer. La manière distinguée dont il a, pendant son séjour avec nous, développé ses talents pour la partie dont il est chargé, le rend plus propre que personne à remplir les vues du Ministre, communiquées à M. Poivre par M. Poissonier. Il ne m'appartient pas d'apprécier ses lumières, mais je dois attester son rôle et son ardeur infatigables pour le travail confié à ses soins.

« A bord de « La Boudeuse », le 9 septembre 1769. »

M. Poivre accueillit Commerson avec honneur. Il fit augmenter son traitement de 30 % et lui fit accorder le vivre et le couvert. Il le logea dans une superbe dépendance de l'Intendance.

Tout au long de son séjour, Poivre témoigna d'une grande et compréhensive affection pour le Naturaliste.

Ce dernier se mit immédiatement au travail, et réunit des collections d'une grande richesse et des observations d'un grand intérêt pour la connaissance de la faune et de la flore de l'Ile de France. Mais il était dit que le pauvre homme ne connaîtrait jamais bonheur ni paix durables.

Un jeune médecin, en 1769, fut envoyé, de France, pour seconder Commerson dans ses travaux. Bien en cour, ce n'était pourtant qu'un incapable qui prit ombrage de la supériorité de Commerson qui s'efforça néanmoins de l'instruire et de stimuler son courage. Ce fut peine perdue et cette attitude ne fit qu'augmenter la haine et l'envie du méchant confrère qui fit à Versailles des rapports si défavorables sur Commerson qu'on lui supprima purement et simplement son traitement.

Cette disgrâce n'empêcha pas Philibert de continuer avec zèle l'ensemble de ses travaux, comme si de rien n'était.

Poivre prit fermement parti pour son ami, allant jusqu'à déclarer qu'il le paierait sur sa propre cassette. Ses démarches auprès du Ministère de la Marine furent finalement couronnées de succès et le savant perçut à nouveau son traitement avec rappel de solde.

Dès cette époque, Commerson, à la suite de ses travaux et observations, était frappé de constater la diversité des formes et des espèces de la Nature, en ce qui concerne la flore et la faune des régions aussi proches que Maurice, la Réunion et Madagascar. S'il ne peut trouver de solutions à ce problème qui n'est pas encore résolu de nos jours, il se pose à son sujet des questions qui rendent un accent très moderne.

Il forme alors le projet de partir pour les Amériques, pour y comparer les productions de la Nature, dans les deux hémisphères.

Il projette également de former une Académie à l'Ile de France, réunissant toutes les disciplines.

Néanmoins, il songeait toujours à son retour et, dans une lettre à Lalande, il lui demandait de lui acheter une maison près du Jardin du Roi. Il y accueillerait des étudiants, à ses frais. Il entretiendrait un démonstrateur d'Histoire Naturelle, puisqu'on ne faisait pas encore, à cette époque, de leçons publiques, au Muséum, sur l'histoire des plantes et des animaux.

Le temps passait pourtant et le naturaliste sentait décliner ses forces. En 1770, il fit une grave et longue maladie.

Celle-ci, à peine guérie, ne l'empêcha pas d'embarquer pour Madagascar où l'attendaient la fatigue, la maladie et de forts grands périls.

Mais tout cela fut compensé par la richesse de ses récoltes et de ses observations.

Commerson fut ébloui par la luxuriance et l'abondance de la nature malgache.

Il écrivit à Lalande que Madagascar représentait une terre de « promesse » pour les Naturalistes.

« C'est là que la Nature, poursuivit-il, s'est retirée, comme dans un sanctuaire secret, pour y travailler sur d'autres modèles que ceux auxquels elle est asservie ailleurs... M. Linné y trouverait de quoi faire encore dix éditions de son « Système de la Nature »... Le grand législateur ne propose guère que 7 000 à 8 000 espèces de plantes. Un calculateur moderne a cru entrevoir le maximum du règne végétal en le portant à 20 000 espèces. Eh bien, je vous en ferai voir, à moi seul, plus de 25 000, et je ne crains pas d'avancer qu'il en existe quatre à cinq fois plus sur la surface de la terre. »

Commerson s'intéressa aussi à l'ethnologie de Madagascar. Comme il l'avait fait pour les Tahitiens, il se prit pour les peuplades malgaches d'une vive affection.

Il pense que « ce peuple naturellement doux et pacifique, n'est devenu cruel qu'à la suite des excès des Français et surtout des Portugais et Hollandais. Ils nous renvoient à la tête la poudre et les balles que notre maladroite cupidité les force à prendre au lieu des piastres qu'ils préféreraient volontiers ! »

« ... Pour moi, je puis assurer que dans cette partie la plus décriée de Madagascar, que j'ai parcourue, même dans un temps critique, où l'on se tenait respectivement sur ses gardes, j'ai été partout, en veste, un seul jonc en main, à travers bois, monts et vallées, sans jamais rencontrer que bons visages d'hôtes... »

Il rédigea aussi des notices climatologiques.

Après ce voyage épuisant mais fécond qui dura plus de quatre mois, Commerson débarqua, au début de janvier 1771, à l'Île Bourbon.

Il semble bien que le Naturaliste ne prit cette décision que pour y soigner sa fameuse plaie de jambe (un ulcère de jambe probablement), qui s'était rouverte au cours de son expédition malgache. Cependant, il ne devait jamais regretter son séjour forcé.

Commerson reçut un accueil chaleureux de MM. de Crémont et de Bellecourbe qui firent des pieds et des mains pour le retenir dans l'île. Ils écrivirent même au Ministre de la Marine pour obtenir satisfaction : ce fut en vain.

C'est avec M. de Crémont et Lislet-Geoffroy en 1771 que Commerson fit une longue et rude excursion au Volcan (*). Il en rapporta d'abondantes observations. « Je ne connais rien, écrivait-il à Lalande, dont je sois plus content que de ce travail. La Nature n'a donné à l'Europe que de faibles échantillons de ce qu'elle pouvait faire en ce genre.

« C'est à Bourbon, comme aux Moluques, aux Philippines, qu'elle a établi ses fourneaux et ses laboratoires pyrotechniques. J'ai des choses

(*) Elle dura trois semaines.

ineffables, à ce sujet. Après que l'Académie aura eu les prémices, le public peut s'attendre à un bel in 4° de Mémoires plus curieux les uns que les autres. »

A la fin de 1771, Commerson, comblé d'honneurs et riche d'une formidable collection de plantes et d'animaux, quitte Bourbon pour regagner l'Ile de France.

Une nouvelle déconvenue l'y attendait, Pierre Poivre, lassé des cabales dont il était l'objet, avait sollicité et obtenu son retour en France.

Un nouvel Intendant le remplace : Jacques Maillard de Mesle.

C'est le type même du fonctionnaire pointilleux et borné. Qui pis est, il se pique de botanique et se prend, en ce domaine, pour l'égal sinon le supérieur de Commerson !

Au fond de lui-même, il porte envie au talent du savant. Une fois de plus, c'est la médiocrité affrontée au génie !

Il ne va cesser de persécuter le malheureux Commerson, l'abreuvant de mesquines humiliations. Il ira jusqu'à l'expulser de la demeure que Poivre avait mise à sa disposition, tout en rognant ses appointements.

Le savant dut s'acheter une maison, rue des Pamplémousses, où il emménagea ses imposantes collections.

Dans ses lettres à Lalande, à Jussieu, à Vachier, Commerson se plaint des tracasseries que lui inflige l'Intendant. Il ne peut même plus recourir au travail pour y trouver diversion à ses chagrins.

En effet, Commerson est un homme usé, avant l'âge, par les chagrins, les excès de travail et de plaisir.

Il fait des crises de goutte. La maladie était héréditaire dans la famille. Il souffre également de coliques néphrétiques. Il ne quitte plus guère son fauteuil ou son lit.

Ses dernières lettres à ses amis sont navrantes, ainsi que celle du 19 octobre 1772, à Lalande :

« J'ai à peine la force de vous écrire, et le pari peut être tenu, au pair, que je vais, comme le pauvre Véron, succomber à l'excès de mes veilles et de mes travaux ; après une attaque de rhumatismes goutteux, qui m'a tenu au lit pendant près de trois mois, je croyais être convalescent, lorsqu'il m'est survenu une dysenterie, indomptable, jusqu'à présent, qui m'a conduit jusqu'au bord du tombeau. Toutes mes forces sont épuisées, je suis déjà plus qu'à moitié « fondu ».

« Si l'air de la campagne et la diète au riz et au poisson ne me tirent pas d'affaire, vous pourrez, comme vous me l'avez promis, une fois, travailler à l'Histoire de mon Martyrologe ! »

Commerson aurait pu tenter de rentrer en France, mais comment embarquer avec lui l'immensité de ses chères collections ?

Philibert Commerson succomba le 13 mars 1773, à l'âge de 46 ans, à Flacq, dans la maison d'un ami, M. Bezac (*).

Sa dévouée gouvernante-valet, Jeanne Baret, l'assista jusqu'à la fin et lui ferma les yeux.

Elle demeura à l'Ile de France et prit plus tard pour époux un soldat de Marine, puis elle revint en France et s'installa à Châtillon. Elle devint veuve et légua tous ses biens aux héritiers de Philibert.

Ainsi finit, martyr de la Science, l'un de ses plus grands serviteurs.

Dr ROLE,
*de l'Académie de la Réunion,
de la Société d'Histoire de la Médecine,
de la Société des Ecrivains Médecins.*

Saint-Pierre de la Réunion,
Juin-Juillet 1973.

NOTES

(1) Tous les biographes ont fait état du mariage de Jeanne Barret avec un soldat de marine, Antoine Barnier. Grâce à l'obligeance de M. Whie, Chancelier de l'Université de Maurice, nous pouvons reproduire l'acte de mariage de la compagne de Commerson. Il semble que Pierre Duberna était le fils d'un petit planteur venu s'établir à Maurice. Ce document permet de rectifier définitivement une erreur communément répandue.

(2) Sans entrer dans l'étude de l'œuvre scientifique de Commerson, qui sera d'ailleurs présentée par des savants compétents en la matière, disons cependant pour la petite histoire, que nous devons plusieurs plantes à Commerson, plantes bien connues des jardiniers réunionnais et mauriciens : le *Bougainvillier* (Bougainvilléa), rapporté directement de Tahiti à l'Ile de France par Commerson qui le baptisa en l'honneur d'Antoine de Bougainville ; l'*Hortensia*, rapporté par Commerson et baptisé en l'honneur d'Hortense de Nassau, sœur du Prince de Nassau qui faisait partie de l'expédition de M. de Bougainville.

Il avait également baptisé du nom de ses amis, plusieurs genres :

Vérona : du nom de son ami l'astronome Véron ;

Poivrée : du nom de M. Poivre, son protecteur ;

Cossignia : du nom de M. de Cossigny.

Il a créé le genre *Lotania Barbonica*.

(*) C'était un chirurgien arrivé dans l'île en 1760.

Enfin, il baptisa deux plantes, l'une en mémoire de sa femme :

Pulchéria Commersonni. Les semences en sont unies en forme de cœur !

Barétia Quivisia : en l'honneur de Jeanne Barret. La plante présenterait des caractères sexuels douteux !

Nous avons oublié de dire que Commerson fut un remarquable joueur d'échecs où il manifesta une véritable maîtrise, s'égalant presque au célèbre Philidor. Il existe au Muséum d'Histoire Naturelle un manuscrit de Commerson, inédit, intitulé « La science des échecs ou les récréations du Docteur C... », par Commerson, en 11 feuillets. Catalogue du Muséum, 1914 (cité par le Dr Henry Chaumartin).

ACTE DE MARIAGE DE JEANNE BARRET

Mauritus Archives, réf. KA 61/0 : Paroisse de Port-Louis, fol. 21. Mariage de J. Duberna et de J. Barret.

Le dix-sept May mil sept cent soixante-quatorze, après la publication des bans de mariage et les fiançailles entre Jean Duberna habitant, fils majeur (*) de feu Pierre Duberna, de feuë Anne Peno, les père et mère de la paroisse Saint-Antoine et de la ville de Sainte-Foy, Diocèse de Périgore (*), d'une part, et de Jeanne Barret, fille majeure de feu Jean Barret et de feuë Jeanne Pochard, les père et mère de la paroisse de la Cornelle, Diocèse d'Authun(*) en Bourgogne, d'autre part, et tous deux en cette paroisse ne s'étant trouvé aucun empêchement, je soussigné Préfet apostolique les ay mariés et leur ay donné la bénédiction apostolique selon la forme prescrite par notre mère la Sainte Eglise, en présence des Mrs Christophe de Salés, Jacques Ranqués, Jacques Lafont, Charles Ouvrard et Claude Chevalier, témoins requis ce qui ont signés avec les conjoints.

Barret	Duberna	Chevalier	Salés.
Ranqués	Lafont	Ouvrard	

facit

Coutenot Préfet
Apostolique.

BIBLIOGRAPHIE

CAP P.A. — Philibert Commerson - V. Masson édit. Paris, 1861, broch. in 8°, 40 p.

DE LALANDE. — Eloge de Commerson prononcé en 1775, à l'Académie des Sciences - Broch. in 4°, 32 p. « in observation de la physique », par l'Abbé Durozier.

(*) Sic.

- ORIAN, Dr Alfred. — Vie et œuvre de Philibert Commerson des Humbers - Broch. 28 p. The Mauritius Printing cy Ltd. Port-Louis, 1973 (contient un inventaire de la succession laissée à Maurice par Commerson et des renseignements sur le monument élevé en 1861 par la Société Royale des Arts et des Sciences, à la Retraite à Maurice).
- CHAUMARTIN, Dr Henry. — Philibert Commerson - 1 plaquette in 8°, 31 p. Coll. « Petite Histoire de la Médecine », 1967.
- Archives de l'Ile Maurice ;
- Archives du Muséum d'Histoire Naturelle.
- WHIE P.O. — Discours prononcé à la Retraite à l'occasion du bicentenaire de la mort de Philibert Commerson, le 13 mars 1973.
- EDOUARD, Dr, de l'Académie de Mâcon. — Feuilletts dactylographiés.

REMERCIEMENTS

Nous adressons nos sincères remerciements à M. Laissus, du Muséum de Paris, à M. P.O. Whie, Chancelier de l'Université de Maurice, à MM. les Membres de l'Académie de Mâcon, à M. Paul Fouchère, Directeur des Relations publiques des Laboratoires Sarbach de Châtillon-sur-Chalaronne, enfin à M. Chandoux, Conseiller municipal à Toulon-sur-Arroux à qui nous devons quelques photographies des lieux connus par Commerson, dans leur état actuel, et de précieux renseignements, en particulier des photocopies d'actes d'Etat-Civil concernant Commerson et sa famille, que nous ne pouvons publier, étant donné les limites de ce modeste opuscule.
